



Annales historiques de la

Révolution française



LOUIS-BERNARD GUYTON,
« L'ILLUSTRE CHIMISTE
DE LA RÉPUBLIQUE »

N° 383 – Janvier-Mars 2016

avec le soutien de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS et du Centre National du Livre



ARMAND
COLIN

parfois diamétralement opposés ; quant à moi, je ne partage pas complètement l'approche citée.

J'ai quelques objections secondaires. Lydia Ivchenko a indubitablement raison d'affirmer que le sens de la « question d'Orient » est une lutte pour le partage de l'héritage de l'Empire ottoman. Mais est-il pertinent de parler de son existence dans les années 1780 (p. 118) ? En réalité celle-ci est entrée dans les préoccupations de la diplomatie européenne en 1822, après le Congrès de la Sainte Alliance à Vérone.

Quant à Murat, l'auteure tient toujours à la tradition historiographique discutable, voire erronée, dont le « fondateur » fut Napoléon, ayant constamment souligné les capacités plus que médiocres du maréchal ; elle se limite à se référer à l'un des jugements de l'empereur (p. 283). Par ailleurs, Jean Tulard a réfuté fondamentalement cette tradition dans son livre sur *Murat*, traduit aussi en russe (Moscou, 1993).

Lydia Ivchenko se trompe, hélas, quand elle présente Albert Manfred comme un « académicien », même si elle le qualifie à juste titre de « chercheur remarquable » (p. 219) ; ce grand historien de la Révolution et de l'Empire n'a jamais été élu membre de l'Académie soviétique, et cette circonstance intervint d'ailleurs dans son décès prématuré, le 16 décembre 1976, quatre jours avant les élections de l'Académie. Victor Daline, que mes collègues français ont récemment traité de « plus grand historien soviétique de la période » (révolutionnaire – V. P.) (Marc Belissa, Yannick Bosc, *Robespierre. La fabrication d'un mythe*, Paris, 2013, p. 15) – c'est d'ailleurs un jugement que mon maître, étant très modeste, n'aurait jamais partagé – m'a dit une fois, avec des yeux remplis de larmes, que ces élections ont « écourté sa vie ».

Dans l'ensemble, Lydia Ivchenko a raison de préciser que Koutouzov était doté à la fois des talents d'un commandant militaire, d'un diplomate, d'un administrateur et d'un pédagogue (p. 240). Cette constatation ne peut jamais susciter d'objections car elle la fonde par un récit détaillé et par ses conclusions convaincantes. Notons, pour conclure, qu'il nous faut la remercier d'avoir écrit cette étude biographique de Koutouzov qui se distingue beaucoup de celles d'autres auteurs.

Varoujean POGHOSYAN

Ouvrage Collectif, [Французский ежегодник – 2013] *Annuaire d'études françaises – 2013*, « La campagne russe » de Napoléon : événements, images, mémoires, Textes réunis par Alexandre Tchoudinov, Moscou, Institut d'histoire générale, 2013, 416 p., ISBN 0235-4349, prix non indiqué.

Ce volume de l'*Annuaire d'études françaises*, comme le précédent (voir ma recension sur celui-ci publiée dans les *AHRF*, n° 375-2014, p. 218-221), est également consacré à la guerre de 1812, ainsi qu'à l'historiographie des guerres napoléoniennes. Il comprend des communications présentées par les historiens de différents pays aux différents colloques internationaux organisés à l'occasion du bicentenaire de cet événement.

Les auteurs des articles réunis dans la première partie abordent les aspects de la guerre vus dans un contexte global. Parmi ceux-ci figurent les noms des historien/ne/s français/e/s connu/e/s. Marie-Pierre Rey relate dans son intéressante étude les buts et les conséquences idéologiques et géopolitiques de la guerre à travers les intentions de Napoléon et d'Alexandre I^{er}. En mettant en lumière les buts très vastes de Napoléon, elle souligne toutefois parmi ceux-ci le plus essentiel, celui de châtier la Russie qui faisait obstacle aux



plans de l'empereur de modifier les frontières de l'Europe sous l'égide de la France (p. 9). Quant au tsar russe, l'auteure analyse ses intentions avant et après la guerre dans le même contexte, en précisant qu'il ne considérait pas la guerre de 1812 comme un événement circonscrit au cadre des relations franco-russes et nationales. Après la défaite de Napoléon, il poursuivit surtout le but de reconstruire l'Europe, ce qui l'incita à continuer les hostilités (p. 12). Dans l'ensemble, elle note le caractère innovant du projet d'Alexandre I^{er}, avancé en 1804, mais régénéré dix ans plus tard sous une autre forme, dont le but était la création d'une fédération européenne, qu'elle ne qualifie pas de réactionnaire voire de conservatrice car la Sainte Alliance coïncidait avec les principes libéraux et constitutionnels (p. 17). Certes, le tsar russe renonça plus tard à ses idées, or, comme elle le remarque, c'est la guerre de 1812 qui a transformé la Russie en un « pays très puissant ».

À la différence de Marie-Pierre Rey, Thierry Lentz discute des particularités du projet européen de Napoléon. Comme il le montre de manière convaincante, l'empereur voulait établir un système politique, dont le but était la domination française en Europe et hors de ce continent par la création d'un Empire français, des royaumes maronites, ainsi que des alliances avec les autres puissances européennes. Ce fut donc cette politique qui contribua à la formation de la dernière coalition antinapoléonienne dont les membres étaient désireux de rétablir l'équilibre européen (p. 30-31).

Les causes économiques de la guerre de 1812 sont étudiées par l'historien américain M. B. Crosby-Arnold. Selon lui, celles-ci ont eu une grande importance. Il a le mérite d'aborder cette question à travers l'analyse minutieuse de la politique coloniale de la France, en se référant aux difficultés que ce pays éprouvait dans le domaine du commerce des denrées coloniales depuis les années 1790, surtout après la perte de Saint-Domingue en 1804. L'auteur explique la politique extérieure de Napoléon en 1812 principalement par son intention de s'emparer de la Crimée, des ports de la mer Noire et des voies navigables commerciales qui liaient la Russie avec l'Asie, afin de se pourvoir de nouveaux ports pour recevoir les denrées coloniales. Il pense donc que c'est cette raison qui incita Napoléon à diriger ses troupes vers Moscou et non vers la capitale de la Russie. Or, à mon sens, on ne peut voir en ces explications que des hypothèses.

Dans son article historiographique, Alexandre Tchoudinov met l'accent sur une des nouvelles tendances apparues dans les études de l'histoire de la guerre, celle de l'émergence de l'historiographie universelle. Si jadis les traditions de l'historiographie nationale étaient prépondérantes, soit en France, soit en Russie, soit aux États-Unis, notamment à cause des traditions propres à chaque pays et des barrières linguistiques, etc., à l'heure actuelle, comme il le montre par l'exemple du livre de Marie-Pierre Rey sur *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie* (Paris, 2012), la situation a connu d'évidents changements. La nouvelle tendance a permis à l'historienne française, comme l'affirme l'auteur, d'interpréter les événements bien connus à partir de positions beaucoup plus impartiales, en rejetant les traditions de la légende napoléonienne (p. 74).

La deuxième partie du recueil, intitulée *L'Empire russe contre Napoléon*, contient quatre articles sur la participation de différentes régions de la Russie à la guerre. Guido Straubé, de Lettonie, discute l'hostilité de Gabriel Helwig Merkel et d'Élisabeth Charlotte Constanza von der Recke, deux représentants des Lumières des pays baltes à l'égard de Napoléon. En analysant leurs points de vue, il note non seulement leur critique de la politique « inhumaine » de Napoléon envers les peuples soumis, mais souligne également l'attitude conservatrice de ces derniers, ce qui les a empêché d'admettre les changements positifs pour lesquels les Européens auraient pu être reconnaissants à Napoléon (p. 83).

Dmitri Malichev aborde les circonstances liées à la politique du gouvernement russe envers les habitants de la Crimée à la veille et pendant la guerre de 1812. Comme l'écrasante majorité de ceux-ci étaient des musulmans, les milieux gouvernementaux russes firent tout leur possible pour incorporer les élites des Tatars de la Crimée dans la défense de la patrie. En fin de compte, ils ont réussi : quelques régiments composés des Tatars prirent une part active aux hostilités de 1812-1814 ; les habitants de la région organisèrent aussi des souscriptions.

Roman Blizniyakov discute, à son tour, quelques aspects de la participation des élites de Novorussie (le sud de l'Ukraine) à la guerre, en remarquant, qu'en général, les souscriptions devinrent le moyen principal de la participation de la population de cette région à la lutte contre Napoléon (p. 95).

Vladimir Zemtsov, professeur à l'Université d'État pédagogique de l'Oural, consacre son article à la « contribution » des prisonniers français au développement des travaux des usines de l'Oural. Comme il le montre de façon convaincante, la *tabula rasa* fut le résultat de leur action car les anciens soldats de la Grande Armée étaient privés de la possibilité, en vertu de leur idéologie, de leur conduite sociale et de leur mentalité, de s'intégrer à la vie de cet État féodal (p. 114).

La troisième partie du livre comprenant des articles sur l'*Image de l'ennemi dans les guerres napoléoniennes : propagande, perception, mémoire*, est large (p. 115-299) ; à part les historiens russes, nombre de chercheurs étrangers, comme Alan Forrest, Maria Zozaya Montes, Maya Goubina, E. Smoktiï, y ont pris part. Or les sujets discutés ici sont plus connus des lecteurs de notre revue et c'est pourquoi je passerai à la discussion des autres chapitres.

Alexandre Tchoudinov a réuni dans la quatrième partie les articles des chercheurs de différents pays sur les problèmes de l'historiographie actuelle des guerres napoléoniennes, que ceux-ci ont présenté à la « table ronde » organisée en 2012 à Moscou. Les nouvelles tendances de la science historique russe sont mises en évidence par Lydia Ivchenko, spécialiste connue de la guerre de 1812. Elle énumère les plus essentielles d'entre elles, comme l'influence du livre de Dominique Lieven, *La Russie contre Napoléon. La Bataille pour l'Europe (1807-1814)*, sur ses collègues russes, l'étude approfondie des relations franco-russes, et anglo-russes, ainsi que l'approche critique, mais partielle, à l'égard de Mikhaïl Koutouzov ; notons qu'elle a résolument réfuté cette approche dans l'intéressante biographie de cet éminent militaire, qu'elle a publiée à Moscou en 2012. Elle exprime aussi son attachement à la collaboration des historiens de différents pays, ce que je partage complètement.

Les spécificités de la science historique française sont relevées par Natalie Petiteau. Elle met l'accent sur les nouvelles tendances qui ont laissé leur empreinte sur les études de ses confrères, et surtout l'influence de l'anthropologie historique de la guerre, qu'elle considère comme l'une des parties intégrantes de l'histoire des hostilités de l'époque impériale. L'une de ses conclusions est assez intéressante : comme elle le constate, les livres récents sur les guerres napoléoniennes ont montré que l'étude des hommes engagés dans les hostilités est, sans doute, très importante et fructueuse (p. 313-314).

Alan Forrest discute des changements qui ont ébranlé l'historiographie britannique. Son approche est originale, car il met en évidence les principaux fils conducteurs : il est vraiment difficile de distinguer les historiens anglais de ceux d'autres pays qui ont rédigé leurs livres en anglais ; les tendances qu'ils abordent sont propres à la science historique contemporaine en général car l'Empire, comme la Révolution française, sont des phénomènes globaux. Quant à l'historiographie de la Grande-Bretagne, l'auteur remarque



l'accroissement de l'intérêt pour l'étude du système politique de l'Europe, pour celle du pouvoir instauré par Napoléon dans les différentes parties de l'Europe (à Naples, au Piémont, dans la région du Rhin), pour celle de l'armée française (qui a permis de concevoir les guerres napoléoniennes autrement que du seul point de vue des Anglais), pour celle de la propagande lors des guerres et, par conséquent, de la création de mythes à travers l'art, etc. L'auteur, de même qu'Alexandre Tchoudinov, souligne aussi l'approche plus large envers la guerre de 1812, adoptée non seulement par Marie-Pierre Rey, mais aussi par Dominique Lieven (p. 319-320). D'après l'article d'Eman Vovci sur l'historiographie américaine, on peut conclure que nos confrères américains s'intéressent surtout à l'histoire militaire, ainsi qu'à l'histoire sociale.

À la différence des autres auteurs, Maria Zozaya Montes jette un coup d'œil sur le développement de la pensée historique en Espagne à partir des années 1810 jusqu'à nos jours. D'après ses interprétations, la science espagnole s'est toujours trouvée, même au XX^e siècle, sous l'influence de l'historiographie positiviste. Après la chute de la dictature de Franco en 1975, de nouvelles tendances, propres à l'historiographie française, ont fait leur apparition (étude des questions d'histoire économique et sociale, etc.). En tout cas, comme elle le note, en dépit de ces changements, l'ancienne interprétation, d'après laquelle les Français ont causé un énorme préjudice à l'Espagne, est toujours dominante (p. 339).

La dernière partie du livre comprend également des articles historiographiques. Soulignons le mérite d'Alexandre Tchoudinov d'avoir inséré dans chaque volume de notre *Annuaire* un chapitre historiographique. L'auteur de ces lignes a réuni dans une publication deux documents tirés des archives personnelles d'Albert Manfred : la recension de Victor Daline, rédigée en 1976 sur le livre encore inédit de Manfred, *Trois figures de la Grande Révolution française* et celle de ce dernier sur les deux livres de Daline (*Gracchus Babeuf à la veille et pendant de la Grande Révolution française et Hommes et idées*), dont on avait avancé la candidature à la fin de 1970 au concours du prix prestigieux de Viatcheslav Volguine de l'Académie soviétique (ses livres furent couronnés de ce prix en 1971). Dans la préface de cette publication, j'ai mis en évidence les relations sincères et cordiales existant entre mes maîtres lors de leur activité scientifique, depuis les années 1920 jusqu'à la mort prématurée d'Albert Manfred le 16 décembre 1976, ainsi que leur grand respect à l'égard de la science historique.

L'annuaire comprend encore deux recensions, celle d'Alla Namazova sur mon livre *Parmi les historiens* (Erevan, 2011, en russe et en français) et celle de Sergueï Féodorov sur le recueil d'articles *Russie – France. 300 ans de relations particulières* (Moscou, 2010, en russe) qui contient les communications des participants du colloque international des historiens russes et français, qui s'est déroulé à Paris en 2009 (voir aussi ma recension sur ce livre dans les *AHRF*, n° 370-2012, p. 271-274). Yulia Krylova a dressé la bibliographie des ouvrages publiés sur l'histoire de la France par les historiens russes en 2012 (p. 370-389).

On voit bien que la guerre de 1812 se trouve toujours au centre de l'attention de nos confrères russes.

Varoujean POGHOSYAN